

Note d'Intention

Anthropocène

Session 2026

Pilato Rafaël
Bac professionnel Photographie



Problématique

«Comment le détournement de la lumière permet-il de matérialiser l’empreinte «parasite» de l’Humain et son effacement dans notre environnement»

«L’Anthropocène est un néologisme désignant une nouvelle époque géologique, caractérisée par le fait que les activités humaines sont devenues la principale force de changement sur la planète, dépassant les forces géophysiques naturelles.»

L'Anthropocène, une époque définie par la persistance fantomatique de l'empreinte humaine sur son environnement. L'humain n'y est plus une présence physique en harmonie avec le monde, mais une erreur visuelle et résiduelle ; une énergie parasite qui sature l'espace de ses vestiges artificiels et corrompt la biosphère par son propre égocen-

L'Anthropocène est pour moi l'époque définie par la persistance fantomatique de l'empreinte humaine sur son environnement. L'Humain n'y est plus une présence physique en harmonie avec le monde, mais une erreur visuelle et résiduelle. Nous nous sommes progressivement détachés du cycle naturel pour imposer notre propre temporalité, une temporalité artificielle et destructrice. Aujourd'hui, notre existence ne se lit plus à travers notre symbiose avec le vivant, mais à travers les dégâts que nous lui infligeons. Nous sommes devenus une énergie parasite qui sature l'espace de vestiges artificiels et corrompt la biosphère par son propre égocentrisme. Ce parasitisme ne se contente pas de puiser dans les ressources ; il transforme, dénature et remplace l'organique par le synthétique, imposant un ordre stérile là où régnait la complexité du vivant.

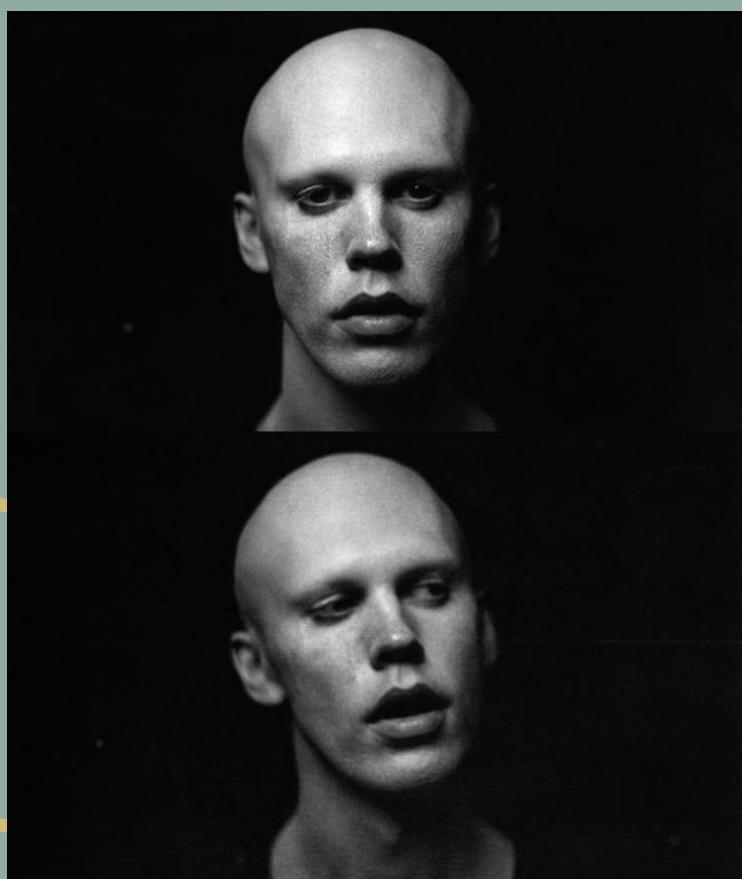
De mon point de vue, le passage de l'Humain est désormais gravé de manière irréversible dans la géologie même de notre planète. La trace que nous laissons derrière nous n'a rien de mélioratif, elle ne participe à aucune évolution positive de notre écosystème. Bien au contraire, l'Humain agit comme une anomalie clinique qui vient détruire brutalement cette création du hasard qu'est la nature. Le monde naturel s'est construit sur des millions d'années d'équilibres précaires et de chaos fertile, un hasard magnifique que notre espèce s'évertue à domestiquer, à exploiter et finalement à anéantir. Nos traces rémanentes sont partout, témoins silencieux de cette arrogance : qu'elles soient invisibles, comme la saturation de nos eaux en microplastiques et la modification chimique de notre atmosphère, ou visibles, comme la déforestation massive et l'accumulation de nos déchets, elles illustrent toutes cette même fin.

C'est pour matérialiser cette vision et rendre compte de cette omniprésence fantomatique que j'ai choisi de réaliser une série photographique plasticienne. Je cherche à révéler l'invisible : donner à voir l'Humain non plus comme un corps, mais comme ce spectre parasite qui altère et ronge son propre monde.

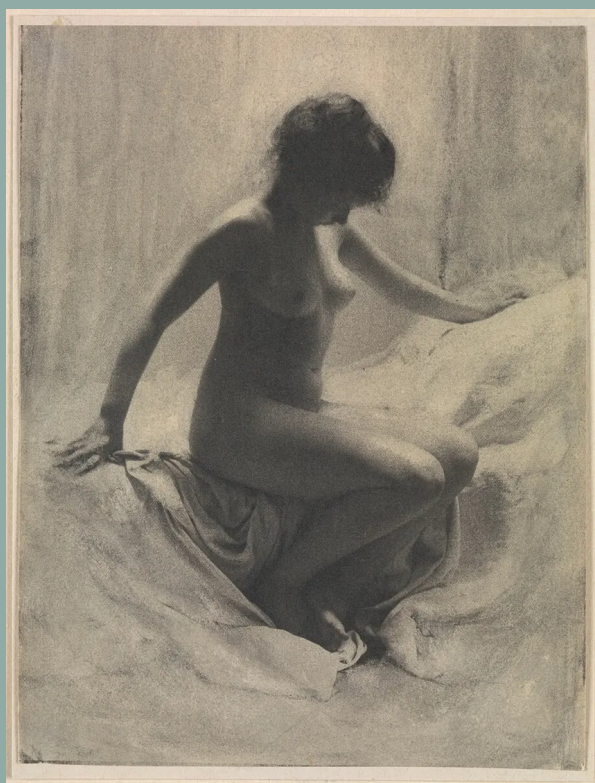
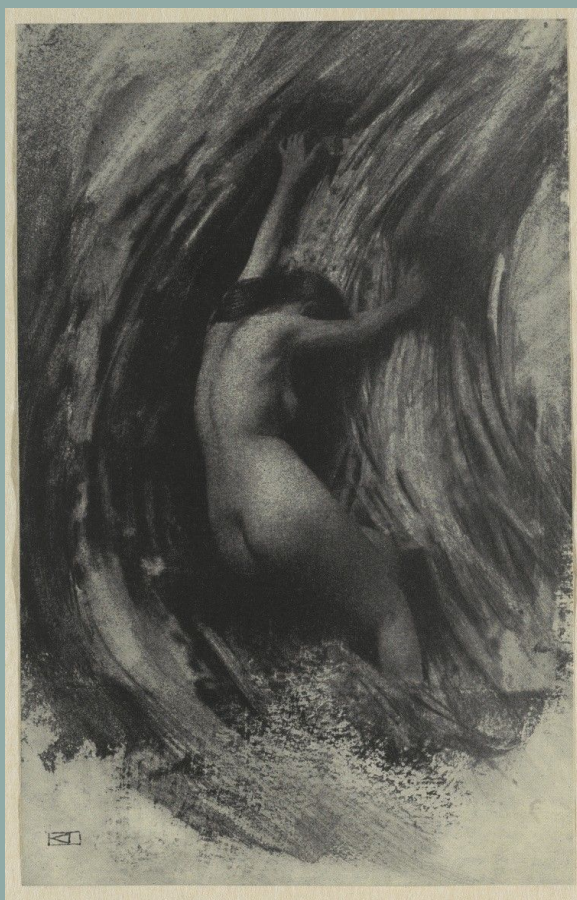
Pour construire cette approche, mes inspirations se sont d'abord tournées vers des univers de science-fiction qui questionnent notre nature destructrice. Ma principale inspiration : l'univers de Death Stranding, le jeu vidéo réalisé par Hideo Kojima, a été central. Les créatures nommées "Échoués", des morts redescendus sur terre pour provoquer une grande extinction, sont pour moi la définition même de la trace rémanente de l'humanité. Même mort, l'Humain sème la destruction ; c'est tout ce qu'il a toujours fait.



Ensuite, je me suis beaucoup inspiré de la famille Harkonnen dans les films Dune de Denis Villeneuve. Plus que leur esthétique visuelle, c'est principalement ce qu'ils représentent sur le fond qui a inspiré mon travail. Les Harkonnens incarnent l'exploitation absolue, un parasitisme où l'on puise les ressources de manière industrielle sans aucune considération pour l'écosystème. Ils sont à mes yeux le reflet poussé à l'extrême de notre propre espèce : une humanité qui cherche tellement à tout dominer, extraire et imposer son artificialité qu'elle finit par anéantir son propre environnement. Cependant leur esthétique très contrastée des Harkonnens m'a quand même beaucoup inspiré. La noirceur profonde de leurs yeux, de leurs bouches et de leurs vêtements, s'opposant à leur peau blanche, laisse visuellement transparaître une âme profondément corrompue. J'y ai vu une opposition entre le bien et le mal à travers cette dualité entre le noir et le blanc. C'est précisément cette dynamique qui m'a donné l'idée d'attribuer une identité de couleur et lumineuse spécifique à chaque force en présence dans ma série. J'ai ainsi voulu utiliser ce jeu d'opposition visuelle pour symboliser et appuyer le rapport de force entre l'Humain et l'Écosystème/Nature.



Enfin, pour traduire visuellement cette artificialité et cette déformation du sujet, j'ai voulu m'inspirer de la démarche pictorialiste de Robert Demachy. Son idée de modifier les photos à l'aide de fusain pour en faire ressortir des émotions m'a fasciné. L'objectif était donc de "moderniser" sa façon de travailler ; de nos jours, ne pouvant dessiner au fusain en utilisant un capteur numérique, j'ai décidé de jouer avec l'exposition pour modeler la lumière à ma guise.



Cependant, avant de me lancer dans ces parties finales, j'ai d'abord dû faire des essais. J'ai réalisé ceux-ci de plein jour pour m'aider à comprendre comment les longues expositions fonctionnaient, étant donné que je n'avais quasiment jamais utilisé cette technique, surtout dans un tel contexte d'effacement du sujet. J'ai donc paramétré mon appareil avec une exposition d'environ 10 secondes et les ISO à 100, et j'ai demandé à mon modèle de marcher devant l'appareil photo. L'objectif de cette étape était vraiment d'observer et de comprendre comment le capteur réagirait à la lumière et au mouvement sous une longue exposition, pour ensuite pouvoir maîtriser cette «déformation» de l'Humain lors de mes prises de vues de nuit. **(VOIR ANNEXE POUR PLUS DE PHOTOS)**



Pour la présentation de mes images, j'ai pensé la série comme une boucle narrative, allant d'un constat très ancré dans le réel jusqu'à une allégorie de la disparition humaine.

Le parcours commence avec les deux premières planches, qui posent le décor de manière assez frontale. Elles documentent la trace purement matérielle de notre civilisation : de la tôle oxydée, un panneau recouvert par la végétation, une bouteille écrasée etc... Ces images agissent comme une introduction brute, montrant le monde abîmé tel qu'il est, avant que mon traitement photographique ne devienne plus conceptuel et métaphorique. Pour prendre ces photos, j'ai seulement eu besoin de me balader dans les villages de campagne et c'est là que j'ai pu y trouver mon bonheur et capturer ces photos.

Le basculement s'opère à partir de la troisième planche. À ce stade, le modèle que je photographie n'incarne plus vraiment un être humain, mais devient la personnification de l'écosystème végétal. On y voit cette figure s'effacer peu à peu, traversée et entrelacée par des brûlures lumineuses. Dans la première photo de cette planche on y voit la «plante» (le modèle) méfiant de ce qui approche (une lumière dans le ciel) , dans la photo suivante (en haut à droite) elle s'y cache tout en étant encerclée par cette même lumière et enfin dans la photo suivante la «plante» y est complètement agressive par les brûlures lumineuses. Mon objectif ici était d'inverser la symbolique habituelle de la lumière : elle devient la représentation du mal, la trace de l'activité humaine qui agresse la plante. Dans la quatrième planche, j'ai voulu rendre cette agression encore plus palpable en multipliant ces traces lumineuses, qui finissent par ressembler à de véritables brûlures sur le sujet, illustrant l'intensification de notre impact sur la biosphère.

Cette évolution dramatique se poursuit dans la cinquième photographie, où le modèle, toujours dans son rôle de plante, observe passivement ces stries lumineuses envahir progressivement le cadre, jusqu'à occulter sa propre vision. La question de notre responsabilité devient ensuite centrale dans la sixième image. Le modèle y est allongé au sol, surplombé par un motif lumineux que j'ai tracé volontairement pour rappeler la forme d'un crucifix. Je trouvais intéressant d'utiliser cette symbolique pour souligner notre culpabilité : c'est bien nous, humains, qui sommes les antagonistes de ce récit. La septième planche intervient alors comme le pivot de la série. Le mouvement des pétales qui explosent vers la droite n'illustre pas une fuite de la nature, mais agit plutôt comme un outil visuel pour opérer un changement de perspective. C'est la transition qui fait basculer la narration : alors que nous étions jusqu'ici du point de vue de la nature agressée, cette image nous ramène vers la perspective humaine pour amorcer la conclusion du projet. La septième planche est également la septième pour rappeler la perfection divine en christianisme (c'est pourquoi le crucifix est représenté dans la planche précédente), ce qui va directement contredire la série photographique. L'homme se sent tellement supérieur qu'il se percevrait comme étant « Parfait », malgré tout le mal qu'il provoque.

Ce changement de regard s'incarne pleinement dans la huitième photographie, où le modèle retrouve sa condition initiale d'être humain. Je l'ai mis en scène de dos, isolé et contemplant le vide de ce paysage aride qu'il a lui-même engendré avec ses créations et ses « brûlures ». La neuvième image vient illustrer l'échec de cette arrogance : à force de vouloir tout dominer, l'humain finit par se perdre lui-même. J'ai utilisé le flou cinétique pour traduire cette disparition physique, une forme de « mort » liée à sa perte de contrôle sur le monde naturel. Enfin, la dixième et dernière planche vient refermer la boucle de mon projet. On y distingue la silhouette de l'humain qui semble se dissoudre pour fondre dans un buisson.

Ce projet a été entièrement réalisé à Bordeaux Saint Clair, un village proche d'Étretat. La démarche demandait une certaine imprégnation : avant chaque prise de vue, j'ai pris le temps de me promener dans le village pour trouver le lieux idéal et repérer la source lumineuse adéquate. Pour modèle j'ai choisi d'utiliser ma petite amie.

Sur place, j'ai appliqué un protocole technique précis tout au long de la série, en associant l'utilisation du flash à une pose longue sur trépied. Pour obtenir cet aspect fantomatique voir même ésotérique, qui s'apparente visuellement à une double exposition, le modèle devait simplement sortir rapidement du cadre pendant la prise de vue. Quant aux faisceaux et aux «brûlures» lumineuses, je n'ai ajouté aucun effet de montage : j'ai délibérément déplacé mon appareil photo durant le temps d'exposition, en captant les sources de lumière artificielles repérées autour de moi (lampadaires, fenêtres allumées ou encore phares de voitures en mouvement).

En ce qui concerne la post-production, mes interventions sont restées mesurées pour préserver l'authenticité de la prise de vue. Les seules modifications numériques apportées concernent le développement de l'image : j'ai ajusté la saturation, les contrastes, la clarté et la correction de voile. J'ai également retravaillé la texture et le lissage afin d'accentuer la dimension ésotérique et de pousser encore plus loin le rendu fantomatique de ces scènes.

Pour conclure, en expérimentant avec la pose longue pour faire disparaître physiquement mon sujet, et en détournant ces lumières urbaines pour «brûler» et raturer l'image, j'ai trouvé le moyen de traduire plastiquement notre impact destructeur. Mon but n'était pas de donner une leçon de morale, mais plutôt d'essayer de matérialiser visuellement une angoisse que je ressens face à notre époque. J'ai voulu utiliser la photographie, non pas pour simplement figer la réalité de manière classique, mais pour nous placer face à l'idée de notre propre disparition et à cet héritage purement artificiel que nous risquons de laisser derrière nous.

Annexe/Essais

